

LA GRANDE GUERRE, REVANCHE DE 1870 ?

© Jean-François Lecaillon – septembre 2020



Souvenez-vous donc (1913)

Avant de devenir « mondiale » puis « Première », la guerre initiée en 1914 fut d'abord « Grande ». Ces diverses qualifications ont leurs raisons d'être et ne prêtent pas franchement à discussion. Elles sont même partagées par tous les belligérants. Pour les Français, elle fut aussi La « guerre de Revanche ». Mais qu'en est-il du bien fondé de cette dernière appellation ? Si les conclusions du conflit inscrites dans le traité de Versailles ont réparé ou annulé celles du traité de Francfort, la Grande Guerre fut-elle vraiment la Revanche de l'Année terrible ? Ceux qui, en août-septembre 1914, ont répondu « présent » à l'appel de la Patrie, l'ont-ils vraiment fait pour aller « venger » leurs aînés de 1870 et accomplir le vœu que ceux-ci s'étaient fixé au lendemain de la débâcle ? Ces hommes qui ont vécu les cinq années de souffrance et d'horreur qu'elle provoqua l'ont-ils vraiment conçue comme revanche d'une partie perdue quatre décennies plus tôt ? N'y a-t-il pas matière à discuter aujourd'hui de la pertinence d'une telle dénomination ?

La Grande Guerre, Revanche de 1871

L'appellation « Guerre de Revanche », qui apparaît dans les titres de la presse française au début de 1915, était déjà présente dans les esprits d'une fraction de Français en août 14. Elle s'impose alors à tous comme une évidence et reste très convenue aujourd'hui encore, un siècle plus tard. Fixée officiellement en 1917, en marge des 14 points énoncés par le président Wilson pour justifier l'entrée en guerre des États-Unis, la rétrocession de l'Alsace-Lorraine au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes conforte le bien fondé de la thèse : en 1914, la France se lança dans la guerre par désir d'accomplir la revanche que les vaincus de 1870 s'étaient juré de prendre quelques quarante cinq ans plus tôt. Les *Chants du soldat* de Paul Déroulède distribués à 20 000 exemplaires par Jules Ferry dans les écoles, la vitalité de la Ligue des Patriotes fondée en 1882 pour en promouvoir le projet, les bataillons scolaires de Paul Bert, la popularité du Général « Revanche » Georges Boulanger, la détestation du Prussien promu ennemi héréditaire aux dépens du « perfide » anglais, la méfiance exacerbée vis-à-vis du grand voisin au point de nourrir les passions de l'Affaire Dreyfus, sont autant de signes validant cette lecture de l'histoire encore exposée dans nos manuels scolaires. Souvent reproduite dans les pages colorées de ces derniers, la une du *Petit Journal, supplément illustré* du 22 juin 1913 en témoigne. En dépit des analyses des historiens et journalistes spécialisés (Jean-Jacques Becker¹, Stéphane Audoin-Rouzeau², François Roth³, Bertrand Joly⁴, Antoine Reverchon⁵, pour n'en citer que quelques-uns), l'idée continue d'en être véhiculée. L'encyclopédie Wikipédia l'assure : « l'opinion française est imprégnée de cet esprit de revanche après la capitulation de 1871 jusqu'au début de la Première Guerre mondiale en 1914 ; la diffusion généralisée de ce sentiment d'ordre individuel a engendré des tensions jusqu'au niveau diplomatique. Elle fut organisée par les autorités publiques puisque l'esprit

¹ BECKER (Jean-Jacques), *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977 ; « [1905 : la menace de guerre est-elle à l'origine d'un renouveau nationaliste](#) », *Mil neuf cent. Revue d'Histoire intellectuelle*, 2001/1, n°19 ; p. 19-26.

² AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane) et BECKER (Jean-Jacques), « La Revanche », *La France, la nation, la guerre. 1850-1920*, Paris, Sedes, 1995.

³ ROTH (François), *La guerre de 1870*, Fayard, 1990, p. 627 et suivante.

⁴ JOLY (Bertrand), « [La France et la revanche \(1870-1914\)](#) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, année 1999, 46-2, p. 325-347.

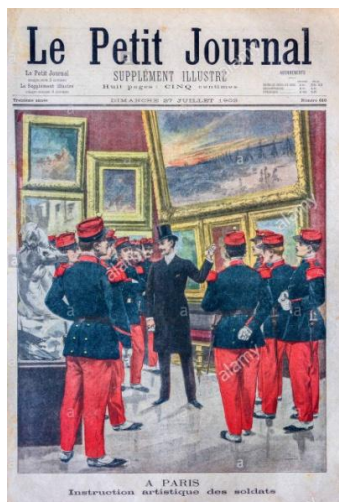
⁵ REVERCHON (Antoine), « [La revanche de 1870 ? Pas si simple...](#) », *Le Monde.fr*, 08/04/2014.

revanchard faisait partie des programmes pédagogiques⁶ : le récit national de l'historiographie française était orienté sur la prise de conscience que la perte de l'Alsace-Lorraine constituait une atteinte à l'intégrité territoriale de la patrie : ainsi étaient formées des générations de futurs poilus. »

Les limites du revanchisme

Les spécialistes susnommés ont pourtant tracé les limites circonstanciées de la thèse. S'ils n'ont jamais nié l'existence d'un revanchisme fort – et il n'y a pas lieu de le faire – leurs travaux montrent que la République n'a pas suivi de politique revanchiste. Une guerre de revanche contre l'Allemagne ne fut jamais au programme des gouvernements successifs de l'entre-deux-guerres. Nourrie de patriotisme, la génération de 1914 – dont les frères Margueritte (fils du général tué dans la charge de Floing) dénonçaient l'ignorance de la guerre franco-prussienne dix ans à peine avant que n'éclate la Grande Guerre – ne rêvait pas d'en découdre avec les voisins d'outre-Rhin⁷. Que des millions de jeunes Français aient appris à aimer la Patrie et se soient tenus prêts à sacrifier leur vie pour elle est une donnée amplement confirmée par les sources. Pour autant, ils n'étaient pas tous obsédés par l'idée de reconquérir, baïonnette au canon, les provinces perdues et de venger leurs aînés tombés à Frœschwiller, Champigny ou Loigny. Leur patriotisme était le fruit du travail des hussards noirs de la République, ce corps d'instituteurs dans lequel le pacifisme était mieux répandu que son contraire. Sous leur férule, l'amour de la Patrie qu'il fallait défendre ne se déclinait pas en nécessité d'en découdre avec un adversaire, fut-il un ennemi « héréditaire » ! *La tâche noire* de Bettannier qui met en scène une classe d'un bataillon scolaire est un tableau emblématique de la question qu'il ne faut pas prendre pour expression d'un revanchisme partagé par tous les enseignants et tous les enfants dans toutes les écoles de France. La disparition dès 1892 de ces bataillons traduit les limites du revanchisme militaire dans le milieu scolaire.

La vie politique entre 1871 et 1914 montre que, pour être fort et actif, le revanchisme français ne fut jamais dominant. De Paul Déroulède à Charles Maurras en passant par Georges Boulanger et



Instruction artistique des soldats (1902)

Maurice Barrès, le courant ne cessa de combattre la République qui le lui rendit bien. Les projets ou tentatives de coup d'état (Boulanger en 1889, Déroulède en 1899) ou le déchaînement récurrents des passions à la faveur des crises franco-allemandes (affaires Schnaebele et Dreyfus, chute de Jules Ferry en 1885, crises de Tanger ou d'Agadir) contre une République accusée d'oublier la « ligne bleue des Vosges » assurent que le mouvement était moins répandu que la thèse de la Revanche le soutient. « Souvenez-vous donc » s'écrie Marianne à l'adresse de Jaurès à la une du *Petit Journal*. Si le dessin publié en juin 1913 traduit la pression du revanchisme à la veille du conflit de 1914, le « donc » trahit aussi l'agacement des revanchistes face à une fraction importante de l'opinion – en l'occurrence, la figure de Jaurès dépasse le cadre de la seule SFIO – ou des leaders politiques accusés d'indifférence. De fait, la vitalité du revanchisme ne permet pas d'assurer que son projet fut partagé par les Français, dans sa version militaire s'entend.

Au niveau de l'impact sur le déclenchement de la Grande Guerre, un argument diplomatique plaide encore contre l'idée d'un revanchisme français facteur déterminant du conflit. Pour se déclarer, la guerre qui impliqua de nombreux Etats n'avait nulle nécessité de faire appel à un revanchisme national. Faire de la Grande Guerre l'enfant de la Revanche française est déjà, en soi, une réduction d'une réalité mondiale à la seule échelle franco-allemande. Sur le plan diplomatique, les autorités françaises étaient aussi très soucieuses de masquer une motivation qui aurait été trop personnelle pour séduire. Pour convaincre l'opposition de soutenir un gouvernement en quête d'Union sacrée et soucieux d'amener les alliés à honorer leurs engagements de la Triple Entente, il était contre-productif de faire valoir la Revanche. Dès lors, que ce soit dans la discrétion des chancelleries ou à la une des médias, tout fut fait pour que la France apparaisse comme mobilisée contre une agression et pour le bon droit des peuples plutôt que pour solder les comptes de 1871. Cette manœuvre politicienne peut avoir caché un

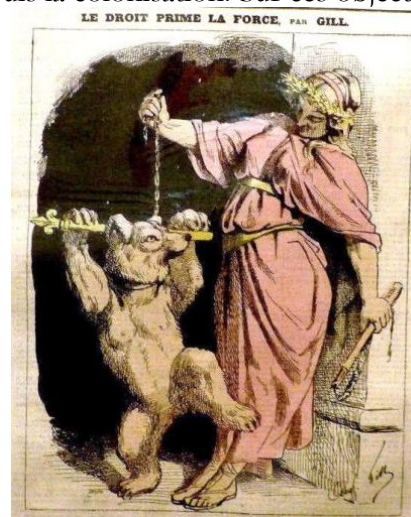
⁶ C'est moi qui souligne. Voir « [revanchisme promu par les institutions](#) », article « revanchisme » de Wikipédia consulté en septembre 2020.

⁷ Voir LECAILLON (Jean-François), *Le Souvenir de 1870, histoire d'une mémoire*, Giovanangeli, 2012.

revanchisme dominant, bien sûr. Pourtant, il n'y a aucune raison de penser qu'une guerre qui n'était pas souhaitée par la majorité des Français le devienne subitement quand tout était fait pour obtenir le contraire. Tous ceux (la gauche en général, les pacifistes en particulier, les masses indifférentes aux questions de politiques étrangères...) qui n'avaient aucune raison d'adhérer à un revanchisme militaire, ont trouvé dans le discours officiel des autorités et leur écho dans les médias les raisons d'accepter l'affrontement qu'ils ne souhaitaient pas. Or ce n'était pas l'idée de revanche qui leur était proposée. Les pages des carnets de guerre rédigées en août-septembre 1914 témoignent de ce ralliement à une guerre qui n'avait pas vocation à faire revanche de 1870. La majorité d'entre elles⁸ évoquent la défense de la Patrie menacée et le droit à la légitime défense des peuples agressés (la Belgique, en l'occurrence) plutôt que la vengeance ou la reconquête de l'Alsace-Lorraine. La surprise de certains officiers face à l'ignorance de leurs hommes concernant 1870 permet d'assurer que la motivation des plus nombreux ne faisait pas écho du revanchisme d'un Albert de Mun, vétéran de 1870 encore vivant (pour quelques mois) en août 1914⁹. Ainsi, et de façon cruelle, le scénario de juillet 1870 se répéta-t-il en 1914 : ceux qui se défiaient des bellicistes par rejet de la revanche ont répondu « présent » lors de la mobilisation comme le firent ceux qui avaient voté pour Napoléon III en mai 1870 parce que l'Empire signifiait la paix !

La revanche déjà accomplie des Français

Courant populaire, le revanchisme militaire ne parvint jamais à s'imposer, ni par la force ni dans les urnes. Ce constat ne doit pas conduire à sous-estimer l'ampleur de l'*envie de revanche*. Sous ces termes, entendons la réponse collective des Français à la violence du traumatisme subi en 1870-1871 et le très partagé « cri du cœur spontané » si bien nommé par François Roth¹⁰. De fait, il faut faire la part entre les différents vécus de la débâcle et les mémoires distinctes qu'ils ont nourris. Au côté du revanchisme des vétérans qui s'étaient fixé pour mission de renverser le sort des armes dans les dix ans (maximum) à suivre et dont l'idée fut reprise à partir de 1882 par les mouvements nationalistes, un revanchisme moins militaire trouva mieux sa place dans l'opinion publique française. Dans la ligne définie par Gambetta et mise en œuvre par les Opportunistes, ce revanchisme « du cœur » chercha réparation de la défaite par d'autres moyens que la guerre : le droit plutôt que la force abandonnée au brutal Bismarck, le commerce et la capacité à payer vite l'indemnité imposée par l'ennemi, l'école, les sciences, les arts puis la colonisation. Sur ces objectifs, de façon symbolique mais suffisante pour satisfaire le sentiment national le mieux partagé, la revanche fut acquise dès 1878 (« année mémorable », dixit Victor Hugo), dans le cadre de l'Exposition universelle de Paris et des diverses manifestations culturelles qui ponctuèrent le millésime. Sept ans seulement après la défaite, la France qui avait déjà soldé sa dette et libéré son territoire de toutes troupes allemandes d'occupation (1873), s'exposa au monde comme grande puissance de la paix (fête du 30 juin), de la liberté (anniversaire de 1848, tête de la statue de Bartholdi exposée au Champs de Mars), du bon goût et des Beaux-arts incarnés par Antonin Mercié (*Gloria Victis*), Édouard Manet (*La rue Mosnier*), Claude Monet (*La rue Montorgueil*) ou Jean-Paul Loebnitz (*La porte des Beaux-arts*, œuvre qui valut une médaille d'or à son créateur), de la technique (succès du ballon captif d'Henri Giffard et de la machine à coudre de Benjamin Peugeot), de la philosophie et des lettres (centenaire de la disparition de Voltaire et Congrès littéraire international inauguré par Victor Hugo)¹¹. Avec l'avènement concomitant des Républicains à la tête du pays (1877-1879), la revanche sur l'humiliation de 1871 fut alors perçue comme accomplie par bon nombre de Français peu portés aux règlements de comptes militaires. Avec le symbole fort de la tour Eiffel, marque du génie des ingénieurs français supérieurs à tous leurs concurrents anglais, américains ou allemands,



Dessin paru dans *L'Eclipse*, 25 mai 1873

⁸ LECAILLON (Jean-François), *Ibidem*.

⁹ Né en 1849, formé à l'école de Saint-Cyr, Albert de Mun servit comme capitaine de cavalerie en 1870. Il disparaît le 6 octobre 1914, sans avoir vu s'accomplir la revanche qu'il espérait.

¹⁰ ROTH (François), *La guerre de 1870*, Fayard, 1990 ; p. 627.

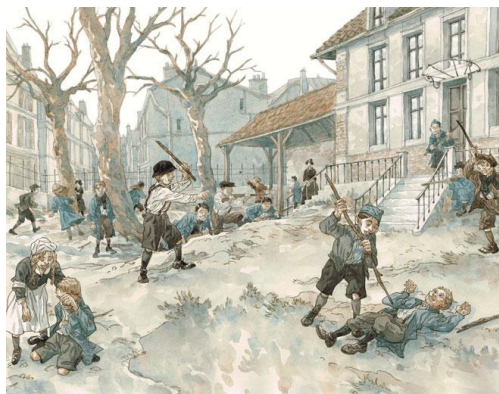
¹¹ Voir LECAILLON (Jean-François), « Les revanches de 1878, année mémorable », *Mémoire d'histoire*, juin 2018.

l'Exposition universelle de 1889 confirma et amplifia la revanche nationale¹². En quelques années, la France avait ainsi fait démonstration que la défaite de 1870 n'avait été qu'un incident de parcours non représentatif de son impérisable « génie » (sic), lequel s'exprimait par des moyens plus positifs que la brutalité et injustice de la guerre. La France se posait comme « civilisatrice », « phare de l'humanité », première nation parmi les plus illustres. Pour la jeune génération, le retour des provinces perdues dans le giron de la Mère-Patrie restait un objectif légitime, mais qui ne nécessitait pas de se faire par la voie des armes et des larmes. L'atteindre au nom du droit des peuples plutôt que par la force s'avérait autrement plus gratifiant et moins risqué.

La revanche de 1870 dépassée par le réel de la Grande Guerre

En admettant toutefois qu'au-delà des apparences ou des voies politiques, le revanchisme militaire ait, dans le secret de leurs âmes, vraiment motivé les Français, la réalité de la Grande Guerre suffit à en faire autre chose qu'une revanche de 1870. Pour prendre la mesure de l'échec de celle-ci, il faut replacer le curseur de l'analyse au cœur de l'été 1914. Que signifiait « la Revanche » pour des combattants ou des vétérans qui en entretenaient le rêve ? Incapables d'imaginer ce que leurs aînés n'avaient pas eux-mêmes vu venir quarante-quatre ans plus tôt, les Français répondirent à l'appel du clairon, s'efforçant de croire que la guerre serait courte (six mois, comme en 1870), glorieuse (dans la bonne tradition de la « bravoure » du soldat dont ils avaient été nourris) et victorieuse. Bilan de l'affaire : six mois plus tard, la victoire n'est pas au rendez-vous, comme en 1870 les Allemands occupent une partie du territoire et une nouvelle guerre – de tranchées – commence. La guerre de revanche, telle qu'elle avait été imaginée, avait alors échoué !

Certes, les quatre années de prolongations se sont bien achevées par une victoire française et sa revanche sur l'Allemagne humiliée à son tour. Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France en 1919 effaçait l'échec du tableau noir où il était inscrit depuis 1871. Mais cette conclusion ne fait pas vraiment revanche de l'humiliante *débâcle*. Les sanctions infligées à l'Allemagne sont bien davantage la facture imposée pour les années d'horreur qui venaient d'être traversées et, de retour du front, le Poilu de 1918 vit plus la victoire comme revanche (et/ou vengeance) de tous les camarades de 1914-1918 « morts pour la France » que celle des lointains aînés de 1870 « morts pour la Patrie ».



Maël, *Jeu de guerre, jeu de vilain, l'esprit de revanche*

Parce que son résultat inverse celui du traité de Francfort, il apparaît légitime de poser l'issue de la Grande Guerre comme une revanche de 1870. Mais cette lecture relève de l'explication *a posteriori*. Elle fait l'impasse, aussi, sur une autre donnée essentielle : la France victorieuse de 1918 au sein d'une large coalition n'est plus celle vaincue et isolée de 1871. Entre les deux s'est installée une modernisation puis une « brutalisation » de la société qui l'a profondément changée. Si l'appellation « Guerre de Revanche » mérite d'être préservée, ce ne peut être qu'aux marges d'une historiographie ne laissant au revanchisme qu'une partie congrue. La Grande Guerre accoucha en outre d'une désolation dont le pacifisme et l'adhésion à un « plus jamais ça » témoigne de l'absence de toute réparation à la mesure de ce que pouvaient imaginer ceux qui rêvaient d'une revanche. Le paradoxe de cet échec est d'avoir nourri un identique « cri du cœur » et une envie similaire dans l'esprit des Allemands humiliés à leur tour, parmi lesquels ceux qui trouvèrent l'opportunité de contourner le refus de revanche qui pouvait exister en Allemagne pour déclencher une effroyable « troisième manche » !

¹² Voir « [La Tour Eiffel justifiée par l'expérience du siège](#) », *Mémoire d'histoire*, 30 juin 2020.